

ACTES
DE LA
SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE

TOME I. — N° 1. — MARS 1869

LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINÉ
C. P. MAISONNEUVE, Succ^r
32, Rue de Grenelle & 33, Rue St-Guillaume
PARIS-VII^e

ACTES

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE

TOME 1^{er}. — N° 1, MARS 1869

RECHERCHES SUR LES NOMS

D'ANIMAUX DOMESTIQUES, DE PLANTES CULTIVÉES ET DE MÉTAUX

CHEZ LES BASQUES

ET LES ORIGINES DE LA CIVILISATION EUROPÉENNE.

Les plus récentes découvertes de la géologie viennent d'éclairer d'un jour tout nouveau la question de l'homme primitif, du moins en Europe. Nous nous proposons ici, d'après l'exemple donné par M. Pictet, d'appliquer les données philologiques à la recherche des origines de la civilisation dans les mêmes régions. Il convient de commencer par un résumé, aussi succinct que possible, des résultats déjà obtenus par la science.

La première période à laquelle semblent remonter les vestiges de l'homme trouvés sur notre sol est l'époque dite *de la pierre taillée*. La race de cette époque, ignorant encore l'usage des métaux, l'agriculture et l'élevage du bétail, ne savait même pas polir les instruments de pierre dont elle faisait usage. Elle nous apparaît donc encore plongée dans la plus profonde barbarie. La période

en question, dont il est impossible de fixer approximativement la durée, se divise elle-même en deux périodes secondaires : l'une, celle de la pierre taillée à grands éclats, semble, d'après les dernières recherches de M. l'abbé Bourgeois, remonter aux temps des dépôts pliocènes, alors que le climat de l'Europe, encore très-chaud, permettait au singe de vivre dans les forêts de l'Angleterre. L'usage de tailler la pierre à grands éclats se continue encore pendant de longues années, tandis que la température se refroidit considérablement. C'est alors qu'apparaissent, dans l'Europe occidentale, l'*Elephas primigenius*, le rhinocéros à narines cloisonnées, sans doute venus, comme l'homme lui-même, du plateau asiatique, et dont le corps, environné d'une épaisse toison, pouvait braver la rigueur des hivers. On a souvent employé comme synonymes les expressions : période de l'*Elephas primigenius* et période de la pierre taillée à grands éclats. Nous venons de voir que cette synonymie n'est pas des plus exactes, puisque l'on avait commencé à travailler grossièrement le silex avant que le mammoth eût fait son apparition en Gaule. En tout cas, l'on ne possède point de débris humains assez complets pour pouvoir décider à quelle race appartenaient les premiers habitants de l'Europe : l'on aurait cependant quelque raison de les croire mongoloïdes. La seconde période de la pierre taillée est celle de la pierre à petits éclats. Elle paraît coïncider avec la prédominance du renne dans les Gaules et en Angleterre. C'est que le climat, devenu de plus en plus rude, permettait aux espèces polaires de vivre et de se propager dans la zone tempérée. Pour expliquer cette abondance du renne, il n'est pas nécessaire d'admettre que notre ciel fût devenu aussi inclement que celui de la Laponie. On peut croire simplement que notre régime climatérique se rapprochait de celui du Canada actuel ou de l'extrême Orient. Là, nous voyons des hivers singulièrement rudes succéder à des étés assez chauds. L'on chasse, par exemple, pendant la froide saison, l'ours blanc à Terre-Neuve, presque sous la latitude de Paris. Le renne se montre à la même époque aux environs de Québec, du fleuve Amour, mais quitte ces localités aux approches de l'été. L'on n'a pas à rechercher ici les causes de ces modifications climatériques. Bornons-nous à dire que l'homme,

toujours plongé dans la barbarie, se montre cependant en voie de progrès. Il taille ses silex, ses couteaux, ses pointes de flèches, avec une certaine habileté. MM. Arcelin et Pruner-Bey ont reconnu trois types dans les crânes de cette époque : le type lapon, le type finnois et le type esquimaux. Autant que l'on peut juger de la langue que parle une race par ses traits physiques, les idiomes de l'Europe occidentale devaient alors appartenir aux deux souches finnoise et polysynthétique ou américaine. L'affinité de la langue basque avec celles du Nouveau-Monde, que nous nous sommes déjà efforcé de démontrer, semble bien attester, d'ailleurs, l'origine européenne des nations américaines. Les dialectes de l'extrême Orient, en effet, n'offrent point d'analogie sensible avec ceux de l'autre rive du Pacifique. Il convient néanmoins de faire des exceptions pour celui des *Tchoucktschis* pêcheurs. Mais cet idiome, isolé parmi tous ceux du continent asiatique, a certainement été porté en Sibérie par des colons de race esquimaude.

A quelle époque aurait eu lieu cette émigration des Européens, ou peut-être des Africains du nord en Amérique? C'est ce qu'il serait téméraire de vouloir décider quant à présent. L'affinité du nom du chien chez les Basques, *ora*, et chez les Narangansetts, *aroum*, nous indiquerait-elle qu'elle a dû s'opérer vers la fin de la période de la pierre taillée, alors que le chien domestique commençait à être connu dans nos contrées?

Nous proposerions de donner à la seconde période, qui paraît commencer environ cinquante-cinq siècles avant notre ère, le nom de période ibérique. Le basque actuel est certainement, en effet, un débris des idiomes en vigueur chez les races qui commencent à envahir l'Europe occidentale. Nous savons même que des dialectes voisins du basque actuel restèrent en vigueur dans l'Aquitaine et la plus grande partie de la péninsule ibérique longtemps encore après la conquête romaine. Ce sont les hommes de cette époque qui portèrent dans nos régions l'art de polir la pierre, les premiers rudiments de l'agriculture et de l'art pastoral; mais l'usage des métaux leur resta inconnu au moins pendant longtemps. Le type de l'homme de cette période est encore celui que nous retrouvons chez un grand nombre d'Européens actuels.

spécialement chez les races brunes des bords de la Méditerranée. Nous sommes très-porté à voir en lui le résultat d'un mélange de la race de la pierre taillée avec l'un des rameaux de la race arienne, sans doute le rameau celtique. En effet, les noms de presque tous les animaux domestiques en basque, lorsqu'ils ne sont point, à une époque évidemment récente, empruntés soit au latin, soit aux dialectes romans, attestent une origine non-seulement indo-européenne en général, mais encore particulièrement celtique, ou plutôt celto-pélasgique. C'est, du reste, ce que nous nous efforcerons de démontrer dans la suite de ce travail. Il faudrait donc admettre, jusqu'à plus ample informé, que Celtes et Pélasges s'étaient détachés du rameau commun vers la fin de l'époque du renne.

Cette fusion des deux races mongoloïde et arienne n'a rien qui doive nous surprendre, car nous l'avons vue se reproduire dans les temps historiques. Les Hongrois et les Turcs étaient de purs Mongols, lorsqu'ils pénétrèrent en Occident. Aujourd'hui ils se rattachent, comme les Espagnols, les Italiens et les Grecs, au type brun de la race caucasique. Néanmoins, les idiomes qu'ils parlent sont restés exclusivement touraniens quant à leur grammaire.

L'on s'étonnera peut-être que ces Ibères, chez lesquels le sang arien se trouvait en abondance, n'aient point dès l'origine connu l'emploi des métaux. La *philologie* nous enseigne en effet que l'usage au moins du bronze, du cuivre, de l'or, etc., devait être connu des Indo-Européens, avant même l'époque de leur séparation en divers groupes.

L'on sait bien que les races sauvages en contact avec des hommes civilisés n'empruntent guère à ces derniers qu'une minime fraction de leurs arts et de leurs sciences. Ainsi les Peaux-Rouges ont reçu le cheval des Européens, mais ils n'ont point encore songé à devenir agriculteurs ni pasteurs. Les Araucaniens du Chili font de fréquentes razzias chez les créoles de race espagnole. Ils en ramènent des captives, plus belles à leurs yeux que leurs propres compagnes, et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui leur type tend à se rapprocher singulièrement du type européen. Cependant ils se refusent, jusqu'à présent, à adopter le christianisme et la civilisation occidentale. Vraisemblablement, néanmoins, ils ont pris,

comme les indigènes du Mexique et du Pérou, les noms espagnols des animaux domestiques. Ce qui se passe aujourd'hui au Chili, sous nos yeux, a pu et dû se produire en Europe bien des siècles avant l'ère chrétienne.

L'on remarquera que nous n'avons pas osé nous servir ici du terme *période de la pierre polie*, parce qu'il n'est pas certain que l'introduction du bronze chez nous coïncide avec la grande invasion arienne. Quelques érudits pensent même que les premiers siècles de cet âge du bronze correspondent à la fin de la période ibérique.

Quoi qu'il en soit, l'on ne saurait douter que les Aryâs n'aient porté leurs idiomes en Occident avant l'introduction des armes et instruments de fer dans ces régions. En basque, ainsi qu'en latin, le nom de ce dernier métal se rattache à une racine sémitique et spécialement hébraïque ou chananéenne. D'ailleurs l'âge du fer, sans doute excessivement ancien en Asie, ne commence dans notre Europe que vers le XII^e ou XIII^e siècle avant Jésus-Christ. Suivant toutes les apparences, ce sont les Phéniciens qui révélèrent à nos aïeux l'art de travailler ce métal. Nous devons sans doute aussi à ce peuple navigateur l'introduction de l'âne domestique, celle du lévrier, et à coup sûr la connaissance de l'écriture alphabétique.

CHAPITRE PREMIER.

NOMS DES ANIMAUX DOMESTIQUES DANS LA LANGUE BASQUE.

§ 1^{er}. — Quadrupèdes.

1^o *Etymologies ariennes et celtiques.* — L'un des noms du chien en basque est *zakhurra* ou *chakhurra*; cf. l'irlandais *sagh*, une chienne. La finale *a* est sans doute ici euphonique, comme dans bon nombre d'autres mots. Quant au *r* ou *rr*, c'est une consonne euphonique : citons par exemple *gophor*, coupe, écuelle; *gezur*, mensonge, du français vulgaire *gosse* (pour mensonge). Le *r* se redouble d'ordinaire entre deux voyelles : par exemple dans, *murru*, mur; *gogor* et *gogorra*, dur, etc. M. Pictet rapproche le *sagh* irlandais du *sag* (chien) en persan, du *seg* boukhare, et je

crois qu'il a pleinement raison. Le mot du patois corse *giaccharo*, chien, par exemple dans le proverbe *Che te manghianu i giacchari*, « Puissent les chiens te dévorer, te manger, » a-t-il une origine commune avec le *zakhur* basque? Je le penserais d'autant plus volontiers que Sénèque atteste la présence des colons ibériens en Corse. En tout cas, la ressemblance du mot basque avec le nom du *chacal* ou *djakal* des Arabes africains pourrait bien être purement fortuite et due au seul hasard.

Dans *potsoa*, autre nom du même animal, nous retrouvons le terme enfantin *poutou*, désignant un chien, et qui, par une légère modification de la première consonne, est devenue aussi *toutou*. C'est, avec le terme *gogo*, dans notre locution à *gogo*, de l'euskara *gogoa*, la pensée, la volonté, l'un des seuls mots français à nous connus qui soient d'origine basque. Voici, du reste, la liste, aussi complète qu'il nous est possible de la donner, des emprunts faits par les idiomes voisins à l'euskara.

Izard, chamois des Pyrénées; basque *zarri* ou *izar*; *gorron*, nom d'une espèce de rhododendron à fleurs petites et violacées, employé même par les Béarnais parlant français; basque *gorri*, rouge; — *gahisto*, le diable, dans le très-vieil argot parisien; basque *gaichto*, très-méchant; — *gande*, dimanche, dans l'argot des tailleurs de chanvre du Haut-Jura; basque *igande*, dimanche; contr. pour *egun andi*; litt. *dies magna*. Le juron des Anglais *by jingo* semble se rattacher au basque *yinkoa*, dieu, et signifie simplement *pardieu*. En tout cas, nous retrouvons le basque *potsoa* dans l'ancien slave *pisu*, chien; russe *pesü*; polonais *pies*; illyrien *pas*; tchèque *pes*; l'allemand *petse*, chienne, peut-être pris aux langues slaves, ainsi que le suomi *pusu*. Le bas-breton nous offre la forme *piuzé*, chien de chasse, et le terme basque doit sans aucun doute avoir été emprunté aux langues celtiques.

Idia, le bœuf, est le gallois *eidionn*, bœuf, spéc. le bœuf mort, la viande de cet animal, en un mot, le *beaf* des Anglais. Le même mot se retrouve, mais un peu altéré, dans notre breton *égen*, un bœuf.

Behia, la vache, a aussi une étymologie celtique. On a en irlandais *bo*, vache; du skr. *gau*, d'où également le *bioc'h* ou *buc'h* breton. La forme celtique primitive était certainement *boc'h*, très-

r approchée du latin *vacca*. Le *i* mouillé est à coup sûr, comme dans une foule de langues, le résultat d'un adoucissement postérieur; exemple, notre mot *fiel*, du latin *fel*; esp. *tiempo*, du latin *tempus*; chinois mandarinique, *tien*, ciel, de la forme archaïque *ten*. Le *o* d'une syllabe initiale devient volontiers *e* en basque: par exemple, *mendi*, la montagne, du latin *montem*; *leku*, lieu, du latin *locum*, et, suivant les dialectes, *goyen* ou *gehien*, plus élevé, supérieur. L'espagnol, par un procédé analogue, transforme souvent le *o* latin en *ue*; ex.: *bonus*, *bueno*; *fontem*, *fuenta*, etc. Le *c'h*, n'existant pas en basque, a dû tout naturellement se trouver remplacé par le *h*. Le *i* final est ici purement euphonique, comme dans beaucoup d'autres désinences. Citons, par exemple, *debrua* et *debrua*, le diable; *falkoin*, faucon; *botoin*, bouton, etc. Le rapprochement entre *behia* et le latin *pecus* n'est guère admissible. Ce dernier eût donné en basque quelque chose comme *pecua*. *Zezena* est le nom spécial du taureau. Le radical est *zez*, que nous trouvons dans *zezkorra*, le veau (litt. l'animal destiné à devenir un taureau), auquel s'ajoute la désinence superlative *en*. Ce mode de formation s'explique parfaitement si nous remontons à l'étymologie aryenne de ce nom. En skr. *çicu*, *çicuka*, veut dire un enfant, un jeune animal; de la racine *çaç*, salire, saltare; d'où *çigna*, le pénis. Quelques philologues rattachent à cette même racine l'allemand *kitze*, un jeune chat, un chevreau. *Zezena* serait donc l'animal très-vif, très-remuant, ou peut-être très-lascif. Ces épithètes, d'ailleurs, conviennent toutes au taureau.

Nous serions très-porté également à attribuer une origine aryenne au basque *chala* ou *chahala*, veau (avec redoublement de *h* et de la voyelle, comme dans *lar* et *lahar*, ronce, du français *larris*; *match* et *mahatch*, vigne). On trouve en polonais *cielen*, veau (pron. *ichyeleng*); en allemand *kalb*, *calf* en anglais. Je ne me souviens pas, du reste, que M. Pictet indique l'étymologie sanskrite de ce mot; peut-être est-il propre aux idiomes aryoeuropéens.

Akherra, le bouc, est formé d'une désinence *er*, adoucie pour *ar*, laquelle aujourd'hui désigne en basque spécialement un oiseau mâle; à l'origine, elle avait une signification plus étendue et s'appliquait au mâle en général. Il en est encore ainsi dans certains

composés : par exemple, *giçarra*, l'individu du sexe masculin, de *giçon*, homo (in genere), et de *ar*, masculus. Quant au radical *ag*, il signifie en skr. *être agile*; d'où cette langue a formé *aga*, la chèvre : litt. l'animal agile. Le grec nous donne αἴ. Le même mot se retrouve dans les langues celtiques, avec un léger changement de sens : par exemple, en irlandais, *agh*, biche, et *oigh*, cerf; écossais, *aighe*, biche, et *oighe*, cerf. En tout cas, le mot basque paraît se rattacher directement à la forme sanskrite. L'euskara s'est si bien souvenu qu'à l'origine, le radical *ag* s'appliquait exclusivement à la chèvre, qu'il le fait suivre de la désinence masculine. Il ne saurait être question ici d'un emprunt aux langues celtiques, non plus que pour beaucoup d'autres noms analogues. Ce qui le prouve, c'est la transformation de sens du mot, certainement primitive chez les Celtes et antérieure à leur séparation en deux rameaux.

Ahuniça, la chèvre, se rattache à la même racine *ag*, avec adjonction de la finale dénominative *an* ou *un*, très-fréquent en basque, et la marque féminine *ç*, comme dans *okhinça*, la boulangère, de *okhin*, boulanger; *artçainça*, la bergère, de *artçain*, berger. Ce *ç* pourrait bien être d'origine néo-latine. Le *g* a pu se transformer en *h*, par suite de sa position entre deux voyelles. Cela arrive du moins fréquemment pour d'autres consonnes : par exemple *liho*, lin (lat. *linum*); — *ohore*, honneur; — *mih*, langue, et *millika*, lécher, etc. Disons, pour nous résumer, que tous ces noms d'animaux, sauf celui du bœuf et de la vache, ne sauraient être regardés comme d'origine celtique pure et se rattachent directement à la langue aryane primitive. Quant à la mutation du *g* en *b* dans le nom de la vache, c'est là un caractère distinctif des idiomes du groupe celto-pélasgique, et il doit remonter à l'époque où les ancêtres des Gaulois et ceux des Grecs, ne s'étant pas encore séparés pour pénétrer en Europe, les uns par le Caucase, les autres par l'Asie-Mineure, vivaient en commun dans les vallées de l'Arménie.

Bargoa indique le jeune porc que l'on vient de sevrer. C'est ce que l'on appelle, dans certains cantons de la France, *un habillé de soie*, *un petit noble*, *un gentilhomme* ou *un nocturnot*. Rapprochez de ce mot l'allemand *borg*, porc châtré, irl. *porc*, latin *porcus*;

mais surtout et spécialement l'anglo-saxon *bearg*, porc. Il n'est certainement pas sans quelque affinité avec le vieil haut allemand *farkel*, allemand moderne *ferkel*, porcellus. Il ne nous paraît pas possible d'attribuer à ce mot une origine latine, mais il pourrait bien être spécial aux idiomes aryens d'Europe.

2° *Étymologies grecques, latines et néo-latines*. — Nous ne connaissons qu'un seul nom d'animal domestique paraissant d'origine hellénique, encore est-il douteux : c'est *cherria* ou *charria*, le porc, du grec χοίρος. Il y a lieu de croire que le α grec, déjà à une époque assez reculée, devait sonner à peu de chose près comme un *e* ou un *i*; peut-être devenait-il, comme le *oi* français en bas normand, une sorte de *e* ou de diphthongue analogue à notre *oué* : par exemple *roi*, en bas normand *roué*; oiseau, *oueseau* ou *ouesiau*; droit, *dret* ou *dré*, etc. Le *ch* ou *tch* basque répond souvent à une gutturale grecque : exemple *etchea*, la maison; grec, οἶκος; *maltcho*, mou, de μάλαχος, etc. Disons, par parenthèse, qu'il existe un nom basque d'animal sauvage, lequel pourrait bien être aussi pris du grec : c'est *lukia*, nom du renard dans certains cantons, que M. Pictet rattache à celui du lynx (λύξ). Mais, d'un autre côté, *cherria* offre bien de l'affinité avec le prov. *gorri*, notre français *gorret*.

Le chat *gatua* ou *katua* rappelle fort l'espagnol *gato*. On ne saurait cependant en dériver la forme *katua* ou *catua*, expressément indiquée par Larramendi. Aussi préférons-nous nous en tenir au latin *catulus*. Le basque transforme, plus volontiers encore que l'espagnol, la gutturale forte initiale en ténue; exemple : *galç* un bât (esp. *calzado*, chaussé); *garitate*, rogation (esp. *caridad*); *gambio*, troc, échange (esp. *cambio*), etc. Beaucoup et peut-être la plupart des lois phonétiques par lesquelles l'espagnol a modifié le latin se retrouvent à un degré plus énergique encore en basque. Nous l'avons déjà fait voir pour la mutation du *o* en *e*, et en reparlerons encore à propos de la suppression du *f*.

Un raisonnement analogue se pourrait certainement appliquer à la plupart des autres idiomes néo-latins (sauf peut-être le valaque, et en partie aussi l'italien). Rome a pu imposer sa grammaire et son vocabulaire aux races conquises, elle n'a pu leur imposer avec la même facilité la phonétique latine, et cela se conçoit. La

phonétique, étant ce qu'il y a de plus matériel dans le langage, de plus dépendant même des organes du peuple qui le parle, doit se distinguer tout naturellement par son caractère de ténacité, et je crois que l'on pourrait souvent *a priori* discerner si un idiome est originaire d'un pays ou s'il a été importé, en décidant cette seule question. S'est-il en général modifié d'après les lois phoniques propres à l'idiome dont il découle, et auxquelles il s'est borné à donner plus d'extension ? ou bien possède-t-il un grand nombre de lois euphoniques qui lui soient spéciales ? De ce seul fait qu'en sanskrit nous retrouvons les lettres cérébrales des idiomes dravidiens, lesquelles manquent dans le reste de la famille aryenne, nous pouvons tirer une importante conclusion. Il a dû y avoir chez les Indous, même du nord, un mélange considérable de sang dravidien, et nous pourrions affirmer cela, quelque minime que soit le nombre des mots dravidiens en sanscrit.

Zamaria, est le cheval, spécialement le cheval de somme ; c'est le bas latin *sagmarius*, bête de somme, du grec ζαγμαριον, d'où l'italien *samaro*, une mule. Il existe, autant qu'il me souvient, un mot du dialecte de Marseille, *saumo*, qui a la même étymologie et désigne soit la mule, soit le cheval de somme. Nous verrions volontiers dans *zaldia*, le cheval de trait, une apocope pour *zalmadia* ou *zamardia*. Ainsi *euskaldun*, basque, est pour *euskara-dun*, lui-même pour *euskalerria-dun*, avec adoucissement du *r* en *l* (litt. possesseur de l'*euskalerria*, c'est-à-dire du pays où l'on parle l'*euskara*). Citons encore *zamaldun*, et *zaldun*, cavalier, pour *zamari-dun* (litt. possesseur d'un cheval). La désinence *di* paraît jouer un rôle de dérivative ou de diminutive, comme dans *ardi*, brebis, de *ari*, bélier. On pourrait être surpris de voir les Basques aller chercher dans la basse latinité, ou, au pis aller, dans la langue grecque, le nom d'un animal qu'ils ont connu depuis des siècles. Mais il ne faut pas oublier que la moitié peut-être du vocabulaire basque a été empruntée soit au latin, soit au provençal ou à l'espagnol. D'ailleurs le cheval n'était pas sans doute, à l'origine, très-répandu en Espagne. Le mulet lui a de tout temps fait une rude concurrence.

Le cheval domestique a existé en Europe dès les premiers siècles de la pierre polie, mais il paraît y avoir été fort rare. En Égypte, nous le voyons figuré pour la première fois sur les monuments du

xviii^e siècle avant notre ère, et il ne semble pas avoir été connu auparavant. Il n'est pas, autant que je me souviens, question de cet animal dans la Bible avant le temps de Moïse, et ceci nous est une preuve nouvelle de la véracité des livres saints : si l'histoire d'Abraham n'avait été inventée qu'au temps des Rois ou d'Esdras, l'auteur n'eût point sans doute manqué de nous parler du cheval en même temps que de l'âne et du chameau. Il est bien extraordinaire que notre occident, si en retard sur l'Égypte à tous les autres égards, ait connu le cheval avant elle. Ceci pourrait s'expliquer en admettant que la domestication de ce solipède est due exclusivement aux Aryens, qui ne l'auront fait connaître qu'assez tard aux Sémites.

Aria, le bélier, dont l'origine est si obscure, nous rappelle bien le latin *aries*. Ce dernier terme ne saurait en effet être rapproché de l'ionien *αἰς* mouton, ni du grec *αἰς* ; bélier ; car le *r* aurait empêché la chute du *k* initial. On ne peut pas davantage le rattacher à la forme grecque *αἰς*, mâle, pour *αἰς*, puisque ce terme a déjà donné en latin *verres*. Au contraire, en basque, le *k* initial semble tomber assez volontiers, même lorsqu'il se rencontre un *r* dans le voisinage : par exemple, *harri*, pierre ; en bas breton, *carraig*. C'est ce qui nous pousserait à rattacher la forme basque aux formes irlandaises *caor*, *caoire*, *cire*, brebis. Le changement de sexe ne saurait être considéré comme une fin de non-recevoir, puisque *caor* semble à l'origine avoir signifié bétail en général. Tel est encore le sens de l'irlandais *caorachd*. Peut-être certains philologues seront-ils tentés de regarder *aria* comme un emprunt fait au latin, et cette manière de voir pourrait assez bien se justifier si l'on se rappelle le nombre immense de mots latins, même des plus usuels, qui se sont introduits en euskara. L'on a, il est vrai, fait cette objection que le mot *Aria* est plus ancien en Ibérie que l'époque de la conquête romaine, qu'il existait une cité de *Aria* dont M. Boudard traduit le nom par *Ville du bélier* ; mais un tel mode de formation ne paraît pas du tout conforme au génie de la langue basque. *Aria* ne pourrait jamais signifier autre chose que le *bélier*. Or conçoit-on un pareil nom donné à une ville ? La cité du bélier se dirait *ariko*. On a cité les médailles à l'inscription *ariko*, ou plutôt *ariko*, comme nous offrant cet indispensable *ko* du locatif, suivi d'une

finale de génitif pluriel; mais il faut certainement traduire cette légende : *de ceux* (de la ville) d'*Aria*, et non pas *des habitants d'Arika*. Ainsi nous avons *nedhnakn*, de ceux de *nedhena* ou plutôt de *nedha* (Narbonne). Le *k*, en effet, pourrait bien être ici non un signe de génitif pluriel, mais la finale archaïque du nominatif de ce nombre. Nous avons mentionné dans les mémoires de la Société de numismatique de 1867 la découverte faite par S. A. I. le prince Bonaparte de cette forme archaïque, encore aujourd'hui subsistante dans quelques localités.

Ardia, la brebis, n'est autre chose que *ari*, bélier, avec le postfixe *di* marquant dérivation. *Aharia*, bélier, pour *aria*, n'est qu'une forme redoublée. Nous trouvons ici l'emploi d'un procédé assez familier à la langue basque. Citons, par exemple : *chal* et *chahal*, veau; *behere*, inférieur, pour *bere*, forme génitive de *be* ou *pe*, sous, dessous; *lar* et *lahar*, ronce, buisson, taillis (du vieux français *larris*); *nas* et *nahas*, mêlé; *zakar* et *zar*, vieux (sanskrit *djar*, usé); *match* et *mahatch*, raisin; *leren* ou *leheren*, premier; etc., etc.

Passons maintenant aux mots de provenance espagnole. Nous citerons en première ligne le nom de la jument, *beorra*, *béhorra* ou *biorra*. Nous devons simplement voir là, suivant toutes les apparences, le castillan *burra*, ânesse (rapprochez ce mot du français *bourrique*, *bourriquet*). La voyelle du radical paraît redoublée et précédée d'une aspiration comme dans les exemples que nous venons de citer.

Potroa, le poulain, et *podra*, la pouliche, se retrouvent encore dans le castillan *potro*, *potra*. Nous avons *gerenoa*, l'étalon, dans l'espagnol *garanon* qui a le même sens et se rattache à une racine germanique. *Conejua*, le lapin, est l'espagnol *conejo*, et *udoa*, le furet, l'espagnol *huron* (même signification). En effet, le *h* initial tombe volontiers en basque, par exemple dans *ohorea*, *onorea*, l'honneur. Le *d* et le *r* sont de ces lettres qui permutent, ou plutôt le *r* basque devient volontiers un *d* : par exemple *edo* et *ero*, ou, ou bien; *edastea* et *erastea*, dire, parler; *amodio* et *amorio*, amour. Le *n* final est sujet à tomber : par exemple *koroa*, *koroia*, la couronne. Peut-être ce mot est-il entré en basque à l'époque où le *f* initial du castillan était déjà devenu *h*, c'est-à-dire il y a trois siècles environ. Remarquons d'ailleurs que le *f* n'est pas

primitif en basque; il ne se rencontre que dans quelques mots d'origine étrangère. Cette lettre a pu offrir quelques difficultés de prononciation aux Espagnols, descendants des Ibères. L'on ne saurait nier, en effet, que la disposition des organes buccaux ne doive influencer sur la nature des sons admis dans la langue de telle ou telle race; mais c'est là une question encore bien peu étudiée, malgré son importance, et dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Les Portugais, plus mêlés de sang étranger que leurs voisins, ont conservé le *f*; exemple : portugais *fidalgo*; espagnol, *hidalgo*.

L'on sait, en tout cas, que l'introduction en Europe du furet, animal originaire du nord de l'Afrique, est relativement fort récente. *Galgo*, le lévrier, est aussi purement le castillan *galgo*.

Deux noms d'animaux en basque sont certainement d'origine provençale, à savoir : *astoa*, l'âne, du provençal *açe*, avec finale diminutive *to* ou *tto* (par exemple : *gizontto* ou *gizonto*, petit homme, *gizon*, homo), et *marroa*, le bélier, provençal *marrou*, lui-même pris du latin *mas*, *maris*, littéralement l'animal mâle par excellence. On remarquera à propos d'*astoa*, que le nom de l'âne se présente souvent dans diverses langues sous une forme diminutive. Les Latins disaient plus souvent *asellus*, qu'*asinus*. Suivant toutes les probabilités, le *esel*, âne, allemand, n'est que l'*asellus* latin. D'*astoa* vient *astokeria*, ânerie, trait de sottise; mais il n'a sans doute rien à démêler avec *asti*, loisir, d'où *astitasun*, lenteur, non plus qu'avec le persan *âstar*, mule, mulet; kourde *êster*. *Astoa* signifie littéralement bourriquet.

Quant à *urdia*, *urdea*, autre nom du porc, nous y reconnaissons sans nul hésitation le vieux français et provençal *ord*, sale, dégoûtant, encore employé par Rabelais (d'où *ordure*, *ordurier*, et, avec l'article incorporé, l'italien *lordura*). *Urde* a donné *urdain*, porcher, pour *urde-zain*, littéralement *porcorum custos*, et *urdin*, gris, bleuâtre, littéralement *couleur de porc*.

3. *Étymologie d'origine basque ou inconnue et dérivés.*—*Achuria*, l'agneau, origine inconnue. — *Anchumea*, *aunchoa* et *aumea*, la chevrette, le chevreau, de *ahuntz*, chèvre, *me* tenus, *hume* et *infans*, et *che* finale diminutive; littéralement *capra parva*, *capra infans*. — *Apotea*, le porc, littéralement grand crapaud; de *apo* ou *apho*, buffo, et *te*, finale augmentative, à cause de la saleté ou

de la laideur de cet animal. De ce fait, que le porc possède un nom indigène en basque, ne concluons pas que les Ibères aient connu le porc avant d'être entrés en relation avec les Aryens. Les recherches géologiques prouvent que ce pachyderme n'est pas plus ancien en Europe que les autres espèces domestiques. Peut-être, d'ailleurs, est-ce le nom du sanglier qui par suite aura été appliqué à son congénère. Aujourd'hui le sanglier s'appelle *basurdea*, littéralement sylvestris porcus (*bas*, sauvage). — *Ahardia*, la truie, de *ardi*, brebis, et d'une préfixe qu'il serait difficile de déterminer, peut-être *andi*, grand, ou *amet*, chêne; littéralement magna verrex, quercus verrex. — *Arkumea*, l'agneau; de *ari*, ovis, et *umea*, filius, avec *k* euphon., comme dans *etkekanderia*, maîtresse de maison, pour *etche anderia*. — *Aretchea*, le veau ou la génisse; voy. *orotcha*. — *Artzarra*, la vieille brebis; de *ardi* et *zar*, vieux, usé, grand; ce mot *zar* semble d'origine aryenne; cf. le zend *zar*, vieux; skr. *djar*. — *Behigheia* ou *beigaya*, la génisse, littéralement qui doit devenir une vache; comme *senhargheia*, le fiancé, littéralement qui doit devenir un mari (*senhar*, mari). — *Bigainchea*, autre nom de la génisse; d'origine obscure (*che* diminutif). — *Bildotcha* ou *bildotsa*, l'agneau d'un an; du participe *bildu*, obtenu; littéralement le croît du troupeau. — Nous ignorons l'étymologie du mot *bitinâ*, le chevreau. — *Chikiroa*, le mouton, signifie le coupé, le châtré; du radical *chiki*, petit, déchiqueté, et de la désinence adverbiale *ro*. — *Ergia*, le bouvillon, est certainement formé de la racine *er* ou *ar*, mâle, comme dans *akher*, bouc, et de la désinence *gi* pour *gheï*; littéralement l'animal destiné à devenir étalon. Ce mot n'a, à coup sûr, rien à démêler, malgré la ressemblance de son, avec le suomi *haerke*, un renne mâle; lapon *herke*, esthon. *haerg*, un bœuf. — *Erbizakhurra*, l'épagneul, veut dire littéralement le chien à lièvre (*erbi*, lièvre). — *Humerria* et *umerria*, qui signifient littéralement l'enfant nouveau-né, pour *umé*, infans, et *berri*, novus, désignent parfois un jeune chevreau ou un jeune agneau. — *Idizkoa*, le veau, veut dire littéralement l'animal qui deviendra un bœuf (*idi*, bos; *z* euphon., et *ko* ou *go*, marque du futur). — *Ikhela*, le bœuf ayant cessé de travailler et que l'on destine à l'engraissement; étymologie incertaine. — *Orotcha* désigne le veau

mâle exclusivement, par opposition à *aretchea*, que l'on emploie indifféremment pour le veau ou la génisse. Nous l'avons supposé jadis formé de *aretech*, par renforcement des voyelles; peut-être se rattache-t-il à la racine *oro*, entier, sain, et signifie-t-il le jeune taureau non coupé; en tout cas, nous avons vu, en parlant de la chèvre, que, dans les idiomes gaéliques, le changement du *o* initial en *a* semble parfois marquer le féminin. Quant à *aretche*, nous inclinerions à y voir les composants *ar*, masculus, et *che*, signe de diminutif; littéralement *masculus parvus*. Du moins, le mot *idia*, *idua*, bœuf, est fort ancien dans la langue basque. Il en est de même du mot *orotcha*. *Idubeda*, littéralement le chemin des bœufs (basque moderne *idi bidea*), est le nom d'une chaîne de montages du pays des Pélendons, et *orospeda* (basque moderne *orotch bidea*), littéralement le chemin des veaux, celui d'une autre chaîne qui traverse le territoire des anciens Olcades et Lobétans. — *Mandoa*, la mule, a une étymologie fort obscure. En tout cas, le mot est ibérien lui aussi, et par conséquent très-ancien. Mandonius, nom d'un chef célèbre de révolte contre les Romains, paraît avoir été un surnom de profession, le *muletier*. C'est, sans aucun doute, une contraction pour *mandoçain*, analogue à celle de *urdain*, porcher, pour *urde çain*. — *Ordotcha*, le porc mâle, est formé de *ahardia*, la truie, comme *orotcha*, le veau mâle, de *aretchea*, le veau ou la génisse indifféremment. — *Unchia* est, avec *conejua*, pris à l'espagnol, l'un des noms du lapin. Son étymologie nous échappe, mais sans doute les Basques auront connu le lapin à l'état sauvage, dès les premiers temps, bien des siècles avant qu'ils aient songé à le domestiquer. — *Uncharthea*, second nom du furet, littéralement *cunicularis*, *cuniculos inter*, est pour *unchi* et *arthe*, entre, parmi. — *Urruicha*, *urrucha*, littéralement la petite femelle, se dit spécialement de la génisse. — *Zakhurtzarra*, littéralement vetus canis ou canis magnus, est le nom usuel du dogue, au moins dans le pays basque espagnol. Nous avons expliqué déjà le nom de *zeçkorra*, le veau; littéralement celui qui deviendra taureau. Nous remarquerons que tous les noms basques primitifs d'animaux domestiques sont aryens et surtout celtiques. Il y a donc accord ici entre les données de la philologie et celles de la géologie, laquelle nous apprend en effet que ces animaux furent

portés en Europe par une seule et même race qui succéda immédiatement dans nos régions à l'âge du renne. Cette race était incontestablement la race basque, formée du mélange des races mongoloïdes de l'âge de la pierre taillée avec des Celtes. Nous allons voir enfin, par l'étude de l'un des noms du chien en basque, la preuve des services que la linguistique comparée peut elle-même rendre à la géologie. N'oublions pas, en terminant, le terme *abereca*, le troupeau : c'est le français-provençal *aveir*, *avoir*, dans le sens de richesse (l'inverse du latin *pecunia*, de *pecus*).

4° De l'un des noms du chien en langue basque. — Les débris trouvés dans les *kjoekke moednings* ou amas culinaires du Danemark nous apprennent que ce pays fut d'abord occupé par une race très-probablement apparentée à celle des Lapons. Bien que vivant aux débuts de l'âge de la pierre polie, elle ne paraît avoir possédé que des instruments de silex taillé. L'agriculture, l'art pastoral, lui étaient inconnus ; cependant elle se montrait fort supérieure sous un rapport à ses aïeux de l'âge du renne ou du mammoth. Elle possédait dans le chien un serviteur dévoué. Dans le reste de l'Europe, l'on n'a encore trouvé les débris de ce dernier qu'associés à ceux d'autres animaux domestiques. La philologie pourra peut-être suppléer ici au silence des géologues. Elle nous enseigne qu'à une époque sans doute peu antérieure à celle de la pierre polie, les Touraniens ont dû porter le chien domestique dans l'Europe occidentale. C'est, en effet, le seul nom basque d'un animal apprivoisé qui soit d'origine finnoise. Il se rattache, comme nous le verrons tout à l'heure, au nom du loup chez certains peuples de cette race. Il est bien entendu que nous ne concluons point de là que le loup soit la souche de notre chien domestique.

Si les noms du chien sont nombreux en basque, c'est que chaque période successive de civilisation a été marquée par l'introduction d'une nouvelle variété de ce carnassier. Le chien de l'âge de la pierre polie est fort petit de taille ; celui de l'âge du bronze a de plus fortes dimensions. Enfin, le lévrier, sans doute apporté d'Égypte en Europe par les Phéniciens, correspond assez exactement à l'âge du fer.

Outre les termes *zakhurra* et *potsoa*, le basque se sert du mot *ora* pour désigner le chien. Il semble se retrouver dans les termes

désignant le loup et le chien chez diverses nations finnoises ou turkes. Exemples :

Mordvine (d'après Pallas) *ourou*, loup ; — ostyak de Bérézof (d'après Pallas) *evour*, chien ; — turk osmanli, *boûri*, loup ; — turk koïbale (d'après Castrén) *bur*, loup ; — turk-karagasse, *bûr*, *buru*, loup ; — soyote *pûr*, loup ; — kotte, *boroû*, loup ; — tchérimisse *pûre*, loup (sans doute pris aux idiomes tartares).

La ressemblance du *ora* basque avec l'espagnol *perro*, qui certainement ne se rattache pas plus au latin qu'au celtique ou à l'arabe, nous ferait supposer une forme primitive *pora*, bien semblable à certaines formes turkes. Cela même nous induirait à supposer l'existence dans nos régions de tribus de race turke vers la fin de l'âge du renne. On sait que la labiale initiale tombe souvent en basque, bien que d'une façon assez peu régulière ; par exemple : *pitç* ou *itç*, eau, rosée ; *bito* ou *ile*, *ulé*, cheveu (du latin *pilus*). D'un autre côté, l'on aurait quelques motifs de croire que cette même labiale est parfois euphonique chez les Eskualdunaks ; *bat*, un, pourrait fort bien être une forme adoucie pour *at* primitif. Ainsi, dans le langage populaire et familier, nous disons parfois *voui* pour *oui*. Si l'on regarde le *p* de l'espagnol *perro* comme adventice, c'est surtout du mordvine que nous devons rapprocher la forme basque.

Remarquons qu'aujourd'hui les trois termes *zakhurra*, *ora*, *potsoa*, constituent aux yeux des gens du pays des synonymes parfaits. Certainement il n'en a pas dû être ainsi à l'origine. Ils désignaient sans doute chacun une variété spéciale, et les noms se seront confondus à mesure que lesdites variétés se seront éteintes.

Nous avons retrouvé deux autres noms basques d'animaux, incontestablement finnois d'origine. Ce sont l'eskuara *atcheria*, le renard, comp. l'ostyak *wakshar* (même signification), ainsi que le copte *atchar*, et *katardea*, l'écureuil ; conf. l'ostyak *kouthyar*, le polatouche ou écureuil volant. La désinence *dé* du basque est ici pour *té*, et marque abondance, grandeur. *Katarde* signifie donc littéralement le grand polatouche ou celui qui se rencontre en grande abondance.

Du reste, il n'est point du tout nécessaire, pour expliquer cette ressemblance entre le nom du chien et celui du loup, d'admettre que l'un de ces carnassiers descende de l'autre. Le chien se rapproche singulièrement du loup, surtout celui des populations peu

avancées en civilisation. Il a toujours les oreilles droites et le pelage gris comme le loup. Si le mot *boûri*, loup de turk, dérive de la racine mongole *bæræ*, être gris, cette racine a dû s'appliquer parfaitement aux deux animaux en question. Il est plus que probable, d'ailleurs, que les premiers hommes, frappés surtout de la ressemblance extérieure, ont fait comme certains naturalistes modernes: ils ont cru à une parenté réelle entre les deux espèces.

Il y a longtemps d'ailleurs qu'on l'a remarqué, lorsqu'un peuple reçoit un animal nouveau, il lui applique très-volontiers le nom de l'animal déjà connu offrant avec celui-ci le plus d'affinité. C'est ainsi que les Anglo-Américains ont baptisé du nom de *buffalo* (buffle) le bison ou bœuf sauvage d'Amérique; que les Romains nommèrent *boves lucani* les premiers éléphants que leur fit voir Pyrrhus, et que les Tibétains appellent grand bœuf le même animal. Et cependant l'éléphant est bien loin d'être un bœuf. Quelques philologues, auxquels nous laissons d'ailleurs toute la responsabilité de leur opinion, ont prétendu dériver le *ελεφας* des Grecs, non d'une souche aryenne, mais de l'hébreu *aleph*, *eleph*, un bœuf. Un navigateur anglais, dont nous ne nous rappelons plus le nom, visitant certaines îles de la Polynésie, où l'on ne connaissait en fait de gros quadrupèdes que la chèvre et le porc, fit monter deux sauvages à son bord, où il leur montra une vache. Aussitôt ces insulaires entrèrent en discussion sur le point de savoir si ce qu'ils avaient devant les yeux était un porc gigantesque ou une chèvre d'espèce inconnue. Enfin ne savons-nous pas que les Australiens désignaient le cheval et le mouton du nom de *kanguroos de l'homme blanc*. Un motif analogue a poussé les Sioux à appeler le cheval *chien divin*, *chien merveilleux*, et le chat domestique *chat chien*. Avant l'arrivée des Européens, en effet, ils ne connaissaient que le chat sauvage. L'on est bien aujourd'hui d'accord que le *vulpes* latin et le *wolf* germanique proviennent d'une racine commune, bien que le sens ne soit plus le même. L'appellation qui d'abord s'appliquait au loup a fini par être réservée pour le renard.

Un fait que nous signalerons à titre de simple curiosité philologique, c'est la ressemblance de deux des noms basques du chien avec ceux qui dans les dialectes finnois s'appliquent au renne. On pourra en juger par le tableau suivant:

Basque <i>ora</i> , le chien (pour <i>pora</i>).	B. <i>potsoa</i> , le chien et <i>otchoa</i> , le loup.
Suomi <i>peura</i> , renne privé, et <i>poro</i> , renne sauvage.
Turk karagasse <i>boûr</i> , renne, et <i>bûr</i> , loup.
Lapon <i>peurek</i> , renne sauvage.	L. <i>paolso</i> ou <i>poutcho</i> , renne privé.
Ostyak	O. <i>wéla</i> , <i>wéla</i> , renne.
Tcheremisse.	T. <i>poutcha</i> , renne.

Je ne vois pas trop quelle affinité les premiers hommes auraient pu apercevoir entre le chien ou le loup d'une part, et de l'autre le renne, soit domestique, soit sauvage. Quant à la ressemblance entre le karagasse *boûr*, renne, et *bûr*, loup, elle est grande; mais je la crois due au seul hasard. *Bûr*, loup, est vraisemblablement pour une forme *kûr*, qu'accuse le suomi *koïra*, chien; lapon *koër*, idem; mordvine *kelas*, renard. On sait que certains peuples se servaient de renards en guise de chiens de chasse, notamment, dit-on, les Lloëgrys de la Grande-Bretagne. Cette présence de la gutturale initiale, qui doit être primitive, ne nous permet pas d'adopter l'étymologie mongole de *bæræ*, *pæræ*, être gris, proposée par M. Pictet. Peut-être, par exemple, pourrait-elle s'appliquer au *peura*, renne, du suomi *peurek*, du lapon, etc. L'on s'étonnera sans doute que nous rattachions le mordvine *kelas*, renard, et le *ourou*, chien, du même idiome, à une seule racine; mais le dernier de ces deux mots semble être d'importation turke.

§ 2. — Oiseaux et insectes.

Olloa, la poule; espagnol *pollo*, poussin (avec chute de la labiale initiale). — *Ollarra*, le coq, du précédent, avec la finale *ar*, mâle, et spécialement oiseau mâle. — *Ollanda*, donné par M. Salaberry pour la poularde. Larramendi assigne à ce mot le sens de jeune poule, et je crois qu'il a raison, car *and* est une contraction pour *anderea*, puella, virgo, qui entre quelquefois dans la composition de noms d'animaux; par exemple, dans *anyereyer* ou *andeder*, belette, littéralement puella pulchra (*eder*, beau), à cause de la taille fine de cet animal: c'est la traduction exacte de notre mot français, *belette*, *petite belle*. Il est vrai que *anderea* se prend au besoin dans le sens de femme, femelle en général; mais ce n'est qu'exceptionnel et dans certaines locutions; par exemple: *etche anderea*, la maîtresse de maison. Le vrai nom de la poularde est *ollatzarra* (*zar*, vieux). — *Ollaskoa*, le poulet, est formé de

olloa, comme *idizkoa*, le jeune bœuf, de *idia*. Le poulet sortant de l'œuf s'appelle *chitoo*, probablement pour *chikitoo*, littéralement minimus (*chiki*, parvus, et *to*, désin. diminutive).

Le dindon est appelé *pulinda* (poule d'Inde), en Soule et en Navarre. En Espagne, on l'appelle *indiollarra*, littéralement coq d'Inde, et sa femelle *indiolloa*, littéralement poule d'Inde.

Les noms du faisan sont formés de *olloa*, la poule, avec l'adjectif préfixe *bas*, sauvage, comme dans *basurde*, sanglier. Cela prouve que les habitants des Pyrénées n'élèvent guère ce volatile à l'état de domesticité. — *Basoillara*, le faisan (avec *i* euphonique); *basoilloa*, la faisande; *basoillanda*, la jeune faisande, etc.

Eperra ou *Epherra*, la perdrix, n'est sans doute que l'espagnol *perdiç* ou le latin *perdix*, avec la chute de la dernière syllabe. Le *e* initial a l'air d'une lettre simplement prosthétique, comme le *i* dans *ichil*, silere; *ichtil*, stillare. — *Eperkumea*, le perdreau, littéralement, *perdicis infans*, est formé de *eperra*, comme *arkumea* l'agneau, de *aria*.

La caille porte les deux noms de *galeperra*, peut-être pour *galhar eperra*, la perdrix des bois morts, qui vit au milieu des branches sèches, ou du verbe *galda*, demander, interroger, parce que le cri de cet oiseau a, en quelque sorte, l'air d'une interrogation. En tout cas, c'est une étymologie assez obscure. L'autre nom de la caille, *pospolina*, est également d'une interprétation fort incertaine.

Usoa, le pigeon, pourrait se rattacher, malgré son extrême ressemblance apparente, à l'espagnol *pichon*, un pigeonneau. La labiale initiale tombe; cf. *olloa*. Le *s* basque est une sifflante à demi palatale, et se rapproche, par conséquent, du *ch* espagnol. Nous avons déjà vu que le *n* final est sujet à tomber. Enfin le *i* initial peut devenir un *u* lorsqu'il est précédé d'une labiale qui a disparu: cf. le basque *ule*, cheveu, au latin *pilus*. Toutefois, ce rapprochement reste encore problématique, et nous pourrions peut-être supposer à *usoa* une étymologie indigène. *Usoa* pourrait se rattacher à la racine *eusi*, *ausi*, *usi*, faire du bruit, retentir, lui-même dérivé de *aoa*, *auga*, la bouche. Le *o* ou *u* final est souvent une marque substantive; par exemple: *adogu*, secours, et *adoga*, secourir; *abanzu*, avance, et *abanza*, s'avancer; *osto*, feuille, et *osta*, *ostatzea*, se garnir de feuilles.

Usoa serait donc l'oiseau qui fait du bruit, qui roucoule. De même qu'ils désignent volontiers les quadrupèdes par leur sexe, les Basques aiment à désigner les oiseaux par leur cri. *Usakumea*, le pigeonneau, est formé sur le modèle de *epherkumea*, le perdreau.

La pintade est dite *ollatzar indiarra*, littéralement poularde indienne; c'est la traduction de l'espagnol *gallinaça de Indias*.

On appelle le paon *egaçterrena* ou *egatcherrera*; littéralement le plus beau des oiseaux, de *egatchi* ou *hegatchi*, emplumé, et *errena*, contract. pour *ederrena*, pulcherrimus.

Le canard est *ahatea*, du latin *anas*, *anatis*; avec mutation du *n* en *h* lorsqu'il est entre deux voyelles, comme dans *liho*, lin; *ohore*, honneur, etc. On trouve aussi les formes contractes *atea*, *ataa*, pour *anatea*. La forme *ahalea* donnée par Larramendi pourrait bien être de l'invention d'un prote, et résulter d'une faute d'impression, pour *ahatea*. Le caneton s'appelle *atechoa*, *atachoa*, *ahatechoa*; littéralement *anas parvus*.

Antzarra, l'oie, est l'espagnol *ansar*, du latin *anser*; l'animal jeune se dit *antzarchoa*, *anser parvus*.

Enfin, le canari, qui, lui aussi, a quelques droits à être considéré comme oiseau domestique, se nomme *chori kanaria*, oiseau canarien. A l'exception peut-être du pigeon, tous ces oiseaux priés portent en basque des noms d'origine bien récente.

Les seuls insectes que l'on puisse considérer comme domestiqués par l'homme, autant que ces animaux peuvent l'être, sont l'abeille et le ver à soie.

Les Basques nomment l'abeille *erlea* ou *erika*, mot dont l'étymologie est assez obscure. Citons le radical *er*, qui donne *erran*, dire, dit; *eras*, bavarder, et *ara*, langage; la désinence de nom d'action *le*, et la postposition *ka*, par. L'abeille est donc l'animal qui semble parler, à cause de son bourdonnement. — *Gusonoa*, corruption de l'espagnol *gusano*, est le nom du ver à soie, donné par Larramendi.

CHAPITRE II

NOMS DES PLANTES CULTIVÉES EN LANGUE BASQUE.

§ 1^{er}. — Plantes alimentaires.

1^o *Étymologies aryennes*. — Citons en premier lieu *ogia*, qui

veut dire le blé, mais plus spécialement le pain. Ici nous nous rencontrons en face d'une difficulté : c'est qu'il y a plusieurs étymologies aryennes, toutes également admissibles. D'abord le védique *arkhá*, nourriture, d'où M. Pictet dérive le polonais *orkhitz*, épeautre et auquel on doit rattacher également le siryéne *rok*, bouillie. Tout cela conviendrait assez bien au sens du mot *ogia*, qui indique aussi souvent le pain, la nourriture, que le blé lui-même; mais d'un autre côté, le *r* ne s'efface pas facilement du basque. Nous pourrions le rattacher au *բռքաք*, pain, du phrygien; *bouk*, de l'albanais. L'on retrouve en skr., *bhakta* et *bhukti*, aliment, du radic. *bhug*, edere. De là sans doute aussi l'irlandais *bachor*, nom du gland et de la faine (considérés comme fruits alimentaires). Il suffirait d'admettre la chute, si fréquente en basque, de la labiale initiale, et l'insertion, fréquente également, d'un *i* final euphonique. Par une coïncidence singulière, se rencontre, en copte et en vieil égyptien, *ek, ak, oïk*, comme nom du pain. Il est difficile cependant d'attribuer à ce dernier une origine aryenne, puisque l'art de faire le pain a été connu de tout temps en Égypte. Les Basques appellent encore le blé *okhaya* (pour *ogi-gheia*), littéralement *qui panis faciendus est*. M. Pictet rattache, et je crois avec toute raison, un autre nom basque du blé, *garría*, au skr. *gâritra*, grain, blé, riz, d'où le kourde *gareç*, millet, et l'irlandais *gart*, blé, moisson. La racine est le skr. *gri*, deglutire. Du nom du blé, le basque a formé *gariela, garila*, juillet, le mois de la moisson. L'orge est désigné par Larramendi du nom de *garagarra*. Je soupçonne que cette forme est pour *garaigarria*, litt. le blé des hauteurs, des montagnes (*garaiti*, prix élevé, surplus, surpasser). Je ne puis me refuser à rapprocher ce dernier mot du zend *gairi*, hauteur, montagne; skr. *gîri*. Ce n'est pas, du reste, la première fois que j'ai cru remarquer ce fait dans les emprunts faits aux langues aryennes : le basque paraît plus près du zend que du skr. Citons, par exemple, *nerkato*, servante (avec *to* diminutif), en zend *nairika*, foemina; *bi*, deux, en basque, et en zend *bi*, tandis qu'en skr. on a *dvî*, deux. Toutefois, dans ce dernier cas, on pourrait supposer un emprunt fait au latin. *Biçea*, l'épeautre, nous ramène à la racine skr. *psâ* edere, et *psâna*, aliment : d'où le russe *pçheno*, millet, et *pçhénitza*, froment; le polonais *pçzenice*, froment; le tchèque *pshenice*, millet; l'illyrien *pçceniça*, froment; et le touché (dialecte du Caucase)

psa, millet. Le basque aura intercalé un *i* euphonique, par suite de sa répugnance bien connue pour les doubles consonnes initiales, et changé la labiale forte en douce, comme il le fait si volontiers. Le mot *biçea* offre encore une analogie, mais que nous croyons trompeuse, avec le thrace *βιçα*, seigle; skr. *urshi*; zend (forme régulière, mais supposée par M. Pictet, qui ne l'a jamais rencontrée) *vriçi*. En effet, le *r* aurait dû se maintenir en basque.

Matcha, matsa ou *mahatcha* (par redoublement, comme *chala* et *chahala*, le veau), la vigne, semble d'origine aryenne. Cf. skr. *mattî*, vin, liqueur, et *mada* ou *madya*, boisson fermentée, du radical *mad*, lætari. Rattachez-y l'illyrien *mas*, vin nouveau, anglo-saxon *madu*, hydromel; le grec *μεθυ*, etc. Le *tch* final basque est une dérivation. *mahatcha* est donc l'arbre de la boisson fermentée. Peut-être faut-il, mais nous n'osons rien affirmer, chercher une racine aryenne à *baratchuria*, et *baatchuria*, l'ail, littéralement le gland blanc; cf. persan *bârnis*, gland; kourde *berriû*, du skr. *bhr*, susten-tare, nutrire; d'où encore le persan *bâr*, aliment; le breton *bara*, pain. Mais, nous le répétons, nous n'osons rien affirmer.

2° *Étymologies latines et néo-latines*. — Nous suivons ici l'ordre alphabétique. *Arthoa*, le maïs et le pain de maïs; *artoun*, pain, et spécialement pain de maïs, dans le dialecte de Marseille, d'où sans doute le terme d'argot *larton*, pain, avec l'article accolé au nom, comme dans *lierre*, pour *le hierre*. — *Arrega*, le fraisier, du latin *fraga*, avec chute du *f*, qui, n'étant pas d'origine basque, tombe souvent : par exemple, *harun* et *irin*, farine, et *a*, préfixe, le *r* ne pouvant commencer un mot. Dans quelques cantons du Béarn, on a adopté l'usage basque de ne pas admettre le *r* comme initiale. — *Almandrúa*, l'amandier, et *alberchigua*, dont l'espagnol *almandro*, *alberchigue*. Le *al* est ici l'article arabe. L'abricotier se dit en arabe *al-birkouk*; c'est le bas latin *præcoquus* (le fruit précoce). Voici un mot qui, après avoir été pris par les Maures au latin, est rentré par eux dans les langues romanes. Dans notre mot abricot, l'anglais *abricote*, on reconnaît encore l'article arabe. — *Arbia*, la rave, le radis, du latin *vapes*. — *Betarraga*, la betterave, mot purement espagnol. — *Baba*, la fève, du latin *faba*; le basque n'admet guère le *f* que dans des mots récemment empruntés, par exemple: *falkoin*, faucon, *fagore*, fauteur; *defalka*, défalquer. — *Baberruma*, le haricot; littéralement la

fève de peu de prix (*errumes*, bas, abject). — *Berroa*, le cresson; espagnol *berro*; peut-être le terme castillan est-il d'origine ibérique. — *Erresaua*, *erresauna*, le radis rave, nous paraît être l'espagnol *raiz*, peut-être avec l'adjectif *aundi*, *andi*, grand, contracté en *aun*; littéralement la grande racine. — *Ezparragoa*, l'asperge, est le castillan *esparrago*. — Cf. *garbanzua*, le pois, avec l'espagnol *garbanzo*. M. Diez le déclare pris par le castillan au basque. — *Indiababa*, autre nom du haricot, signifie littéralement la fève des Indes. — *Khuya* et *kalabaza*, désignant la citrouille, semblent venir, le premier du provençal, le deuxième de l'espagnol. — Il en est de même pour *leituga*, la laitue, dans les dialectes souletin et bas-navarrais; *leichuga*, dans le pays basque espagnol. — Nous reconnaissons encore des mots castillans dans *limoya*, le citronnier; *larana*, *larandia*, ou *naranja*, l'oranger. Le *n* initial du castillan est sans doute pour un ancien article, incorporé au nom. — *Loretsua* ou *aza loretsua*, le chou-fleur; littéralement le fleuri ou le chou-fleuri. (Latin *flos*, *floris*, avec suppression du *f* initial.) — *Larmatsa*, le groseiller; littéralement la vigne des buissons (*Lar* est notre vieux français *larris*, et *matsa*, ou *matcha*, est la vigne) — *Maiza*, deuxième nom du maïs, est le nom haïtien, porté par les Espagnols dans la plupart des dialectes de l'Europe. — *Millua*, le fenouil, ne serait-il pas le latin *millium*? — Dans *mertchika*, le pêcher, nous reconnaissons le latin *persicum* (*malum*), avec mutation de la labiale muette initiale en liquide, comme dans *mendekoste*, pentecôte; *marra*, une barre; *makhila*, bâton (latin *baculum*); *mezpirua*, la nêfle, est le latin *mespilus*, avec *l* durci en *r*, comme dans *ainguru*, angelus; *debru*, diabolus. — Dans *meloza*, *moloza*, *meloka*, nous reconnaissons notre mot *melon*. — Cf. *oliboa*, l'olivier, avec l'espagnol *olivo*; *oliogaya*, autre nom du même arbre, signifie *donneur d'huile*. — Je crois reconnaître le latin *lollium* dans *olha*, l'ivraie, et, *oloa*, l'avoine. Le *l* tombe souvent en basque: par exemple, *aderallu*, brique, de l'espagnol *ladrillo*; *osto*, feuille, pour *losto*, dont l'origine est sans doute aryenne; cf. le tchèque *litsky*, le polonais *lisc*, et qui paraît avoir passé dans plusieurs dialectes finnois; cf. le lapon *lasta*; mordvine *listès*; tcheremisse *listaes*; suomi *lehti*, etc. On pourrait peut-être rapprocher *oloa*, l'avoine, du grec *ον*, d'où le turk *youlaf*, avoine; mais il ne faut pas abuser du grec quand on fait de l'éty-

mologie basque. Dans *ontoa*, *ontoia*, le champignon, on découvre sans nul effort l'espagnol *honco*, du latin *fungus* (avec mutation de la gutturale en dentale, comme dans *pertol* ou *perkol*, filet; *abazkorra* ou *abaztorra*, bannir; *tuntur* et *khunkur*, bossu, de l'espagnol *corcobado*). — *Mallugidia* et *marrubidia*, le framboisier, est formé du latin *morus*, et de l'adjectif *kide*, semblable. Nous avons vu que le *l* se durcit souvent en *r*, et le *b* est souvent un *g* adouci; exemple: *guraso* et *buraso*, aïeul, littéralement très-vénéral, de *gur*, sorte de génuflexion; *eltzabor* et *eltzabor*, instrument de musique; *hagun* et *habuin*, écume etc., etc. La forme *mallugidia*, où la gutturale doit être primitive, ne nous permet pas de rapprocher le nom de cette plante du *marrubium* de Pline, lequel désigne un végétal dont l'identification est incertaine, mais qui fournissait un suc bon contre la morsure des vipères. *Marrubium* signifierait, dit-on, en hébreu, *suc amer*. Remarquons toutefois que, par une bizarrerie singulière, le *v* devient au besoin *g* en basque: exemple *garlop*, une varlope; *fagore*, faveur, etc.

Le latin *ficus* et *porrum* se retrouvent dans le basque *phikotzea*, le figuier (*tzea* finale ajoutée souvent au nom du fruit pour désigner l'arbre qui le porte; exemple: *sagartze*, pommier, de *sagarr*, pomme; *inzaurtze*, noyer, de *inzaur*, noix), et *porrua*, le porreau. — *Pherechila* est notre français persil, avec un *e* euphonique. — *Tipula*, l'oignon, nous rappelle l'espagnol *cebolla*, et plus encore le bas latin *cæpula*. Une autre forme basque *kipula* s'en rapproche davantage. Nous avons déjà parlé de la mutation du *k* en *t*. En tout cas, le latin prononçait *kaepula*. — *Tipulchoa*, la ciboule, est littéralement le petit oignon, et *tipula berria* ou *tipulazkoa*, littéralement l'oignon nouveau, l'oignon à venir, désigne la ciboulette. — *Tomatea* est le nom de la tomate. — Cf. *zekhalea*, *zekelea*, *zikiria*, le seigle, avec le latin *secale*. — Dans *zidroina*, le citronnier, nous reconnaissons sans peine l'analogue du mot français.

Ajoutons à notre liste trois noms oubliés par mégarde: *gaztain-tzea*, le châtaignier, dont le nom latin s'est conservé dans tous ou presque tous les dialectes romans, et *haurra*, ou *aberra*, le cou-drier, du latin *avellana*; *gerezitze*, cerisier (*cerasus*). Si nous en avons omis quelques autres, le lecteur voudra bien faire un effort d'indulgence et nous pardonner.

3^e Noms d'origine basque et dérivés. — La vigne, et spécialement le cep, se dit *aihená*; étymologie incertaine. — *Aza*, chou, d'où *aza loretsua*, chou-fleur; idem. — *Angurria*, le pastèque; idem. — *Chezerba*, l'épinard, littéralement la menue herbe : *che* ou *cheke*, menu, et *zerb*, herbe potagère. — *Dilistea*, la lentille, littéralement l'herbe suspendue (à une perche), d'un radical *dili*, que l'on retrouve dans l'expression *dilindan*, en suspens. — *Errozerba*, autre nom de la betterave, littéralement l'herbe à racine (*erro*, radix). — *Ehilistea*, autre nom de la lentille; étymologie incertaine. — *Inzaurtzea*, le noyer; étymologie incertaine. — *Irasagartzea*, le coignassier, de *sagartze*, pommier, et d'une racine *ira*, incertaine; probablement pour *horia*, jaune. — *Luzarbia*, le radis, littéralement la rave longue (*luze*, long). — *Lursagarra*, la pomme de terre, de *lur*, terre, et *sagar*, pomme. — *Madaria* et *maduria*, le poirier; voy. *udarea*. — *Mahuria*, le fraisier; étymologie incertaine. — Le mot *metra*, le fraisier, bien que donné par Larramendi, ne se retrouve, assure-t-on, nulle part dans le pays basque. — *Mingrana*, le grenadier, littéralement grain acide, de *min*, acide. — *Maillara*, le haricot; étymologie incertaine. Par contraction, les Souletins et Bas-Navarrais en font *ilharra*. — *Mineta* en guipuzcoan, et *mingotcha* en souletin, l'oseille, de *min*, acide. — *Pillatuna*, autre nom du grenadier, de *pil*, *bil*, amas, monceau, et *dun*, possesseur; littéralement, qui a un amas de pépins. — *Orbura* et *orribura*, l'artichaut; étymologie incertaine. — *Osterchuria*, la chicorée, littéralement folium album (*osto*, feuille, et *churi*, blanc, avec *r* euphonique, comme dans *gizonaren*, hominis, pour *gizona en*). — *Sagartzea*, le pommier; étymologie incertaine. — *Sendapokia*, le salsifis; étymologie incertaine. — *Udaria*, le poirier, de *ude*, été; littéralement le fruit d'été. — *Urza*, la laitue, littéralement chou aqueux, de *ur*, eau, avec *r* redoublé entre deux voyelles, et *aza*, caulex. — *Urriza*, le coudrier; étymologie incertaine. — *Zarra*, le cresson; étymologie incertaine.

§ 2. — Plantes non comestibles.

Nous ne donnons que les noms suivants, comme désignant des plantes d'une grande importance au point de vue de la culture.

Betarokia, la luzerne; étymologie incertaine. — *Birusta*, le trèfle; étymologie incertaine. — *Astorki*, le saintoin, littéralement herba asinaria (*asto*, asinus). — *Liho*, le lin; déjà vu. — *Zulloa*, le saintoin d'Espagne; étymologie incertaine.

CHAPITRE III.

NOMS DES MÉTAUX.

M. le docteur Pruner-Bey avait déjà remarqué dans la langue basque comme des souvenirs de l'âge de la pierre. *Aitza*, la pierre, que l'on peut rapprocher du skr. *asman*, pierre, avec *i* euphonique, nous ramène à la racine aryenne *aç*, *lædere*, offedere. Or, en basque, *aitza* signifie également *couper*. En basque, le nom de la pierre sert à former divers noms d'instruments; par exemple : *aitzura*, la bêche, et *aizkorra* (1), la hache. Il en est de même de *aiztoya*, le couteau. Tous ces noms veulent dire *ce qui coupe*. La présence d'un nom primitif pour désigner la bêche nous prouve que les Basques descendent bien de ces hommes de la pierre polie, déjà initiés aux procédés agricoles. Les hommes de la pierre taillée, vivant uniquement de pêche et de chasse, n'avaient certes nul besoin d'un mot signifiant la bêche. Du reste, l'humanité ayant partout débuté par les instruments de pierre, il n'est pas étonnant que nous retrouvions partout, dans les langues et dans les coutumes, des vestiges de cet état primitif. Il est ordonné aux Hébreux de ne pas approcher, sous peine de profanation, le métal des autels en pierre brute qu'ils élèvent en l'honneur de l'Éternel. Aujourd'hui encore les juifs pratiquent la circoncision avec un couteau de pierre. L'allemand *hammer*, le polonais *kamen*, marteau, sont tous deux formés d'un radical voulant dire la pierre.

Ce qui achève de prouver l'identité des Basques et des hommes de la pierre polie, c'est que pas un seul des noms de métaux n'est indigène dans leur langue. *Alzeira* est notre mot *acier*, avec *l* euphonique, comme dans *moldesi*, modestie. *Urrea*, l'or; *estanua*, l'étain; *cobrea*, le cuivre; *bronzea*, le bronze; *azogea*, le mercure

(1) Quelques philologues rattacheraient *aizkorra* au latin *securis*, par l'intermédiaire de certains dialectes néo-latins.

ou vif-argent, sont pris directement à l'espagnol. *Berun* est le latin *plumbum*, l'allemand *blei*, d'un radical aryen qui signifie briller. On a intercalé un *e* euphonique, comme dans *phereka*, du latin *fricare*, etc. Le *m* final, que le basque rejette, aussi bien que le grec et l'espagnol, est remplacé par *n*, comme dans *hagun*, écume. Nous faisons grâce au lecteur des métaux nouvellement découverts, tels que le zinc, le platine, le thallium, etc. On appelle encore le cuivre *úrraidea*, littéralement auri cognatus (*aidea* cognatus, pour *aita kide*, patri similis, par une métaphore analogue à celle du polynésien *métua*, père, pour *me atua*, sicut deus), et l'étain, *zírraidea*, *zírraida*, pour *zílharraidea*, littéralement argenti cognatus. Deux noms de métaux seuls méritent de nous arrêter, parce qu'ils ont une étymologie plus antique : *zílharra*, l'argent, évidemment apparenté au *silber* allemand, au *silver* anglais, au *sirabras* du pruczi, au *tchérebro*, *tsérébro*, du russe; et *burdina*, le fer. Ce dernier a sans doute une étymologie sémitique, puisque ce sont les Sémites qui, dit-on, les premiers ont répandu la connaissance du fer en Europe. On a déjà rapproché le *ferrum* latin, pour *fersum*, du *barz*, *barzel*, *farzel*, de l'araméen et du chanaéen. Peut-être *burdin* se rattache-t-il au même radical, avec *in* euphonique; mais cela n'est pas sûr, car on trouve en espagnol *burdo*, grossier, et cette épithète aurait pu s'appliquer au fer non épuré, par opposition à l'acier (1). En tout cas, l'étymologie sémitique nous semble de beaucoup la plus probable.

(1) Un sémitisant distingué, M. A. Castaing, nous a fait observer que l'or semble avoir été à l'origine le seul métal connu des Hébreux, car il est le seul qui ait une racine dans leur langue. *Kezf*, le cuivre, ne serait autre chose que le métal apporté des bords de la Caspienne. L'on pourrait en dire, je crois, autant de *farz* ou *barz*, le fer. Ce serait le métal apporté des frontières de la Perse. On sait que les Chalybes étaient fort habiles à travailler le fer. On leur attribue l'invention de la forge catalane et de l'art de fabriquer l'acier. En tout cas, les procédés de la fabrication du fer doivent remonter à une époque relativement assez récente.

H. DE CHARENCEY,

Membres des Sociétés de géographie et de linguistique.

Imprimerie E. Hautes et C^{ie}, à Saint-Germain.

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET C^e, A SAINT-GERMAIN.
